

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.]

DEUXIÈME PARTIE.—LA FAMILLE MARTIN.

XVII.

—Des "laissez-passer," répliqua le gamin, ça peut toujours servir. Maintenant il me faut de l'argent. On ne sait ce qui peut arriver, ajouta-t-il en revenant près des deux femmes restées dans la première pièce.

La parole du jeune garçon était brève, saccadée. On sentait qu'il ne demandait pas, il commandait. Et, chose étrange, au premier abord, mais naturelle, qui l'entouraient subissaient l'ascendant de cet enfant, qui se montrait plus résolu, plus expert, que beaucoup de vétérans du crime.

Prosper, sans mot dire, ouvrit aussitôt son porte-monnaie, abondamment garni par les soins de Julie, et y prit cinq louis qu'il tendit à son frère.

—A valoir sur sur les frais généraux de la succession, fit celui-ci en empochant les cinq pièces d'or. Maintenant, e file ! Ah ! sapristi ! j'oubliais...

Il s'élança vers le buffet, et dans un des tiroirs, saisit un de ces couteaux si dangereux, à virole de cuivre. Louise

et Martin, qui l'avait suivi des yeux, se leva précipitamment.

—Désiré ! s'écria-t-elle, tu vas laisser là ce couteau !

—Avec quoi que je couperais donc mon pain ? répondit-il en gougillant.

Julie était devenue fort pâle, mais elle n'avait pas fait un

mouvement. Prosper avait détourné les yeux.

—Laisse ce couteau, te dis-je, reprit la mère. Tu me fais peur ! tu as de mauvaises idées. Je veux bien qu'on cherche la fortune... Je veux bien qu'on tâche d'hériter... Mais je ne veux pas de crime, entends-tu ? Pas de sang versé !

—Un crime ! Qui te parle de crime ?

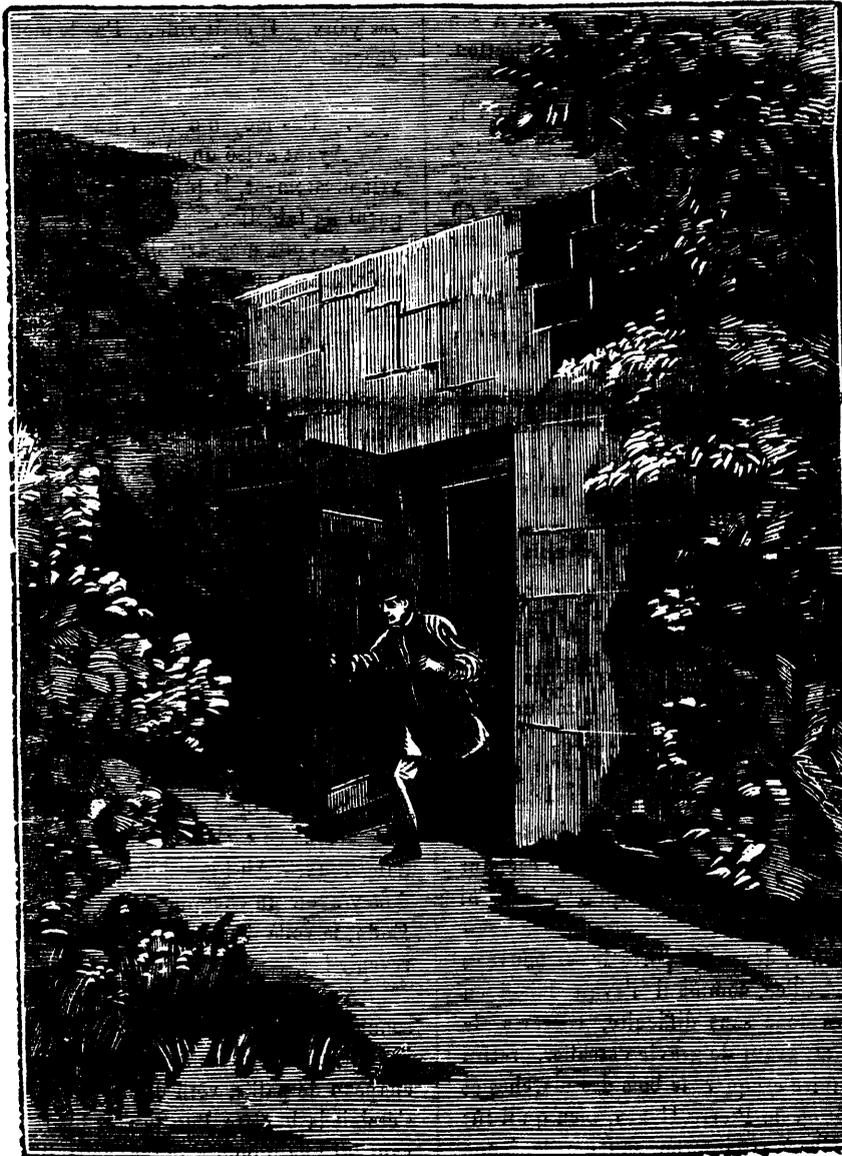
—Oh ! fit vivement Julie. Comment pouvez-vous craindre... Désiré est un enfant... Le voulait-il qu'il n'en aurait pas la force... et je serais la première à l'en empêcher.

—Moi aussi ! ajouta Prosper d'un air embarassé.

—A la bonne heure ? reprit Désiré, en regardant de côté son frère et sa future belle-sœur, comme s'il lisait en eux, comprenant qu'ils lui tendaient la perche et l'encourageaient, sans vouloir se compromettre. J'ai besoin de mon couteau, comme tous les jours. Puis, c'est si mal fréquenté, la banlieue. Il y a un tas de "faignants", de "propres à rien". Faut que je puisse me défendre, au besoin !

—Tout cela finira mal ! recommença Louise Martin, d'un accent pleurard. Je pressens un malheur !

—Allons ! allons ! la mère ! tu n'es pas raisonnable ! s'écria Désiré en la câlinant. Tout ce que j'ai fait depuis ce matin, tout ce que je vous ai raconté, prouve que je prends mes précautions. Si tu as des pressentiments, j'en ai, moi aussi : les tiens sont noirs ; les miens sont couleur d'or.



...Il ne faut pas mêler les torchons avec les serviettes.

—S'ils n'étaient que noirs ! murmura la vieille femme. Ils sont "rougés."

—Voyons, n'exagérez rien ! interrompit Prosper, que cette scène embarrassait.

—Toi, tu ne risques rien, ni elle non plus ! riposta aigrement la mère, avec un assez mauvais coup d'œil à l'adresse de Julie, qui parut ne pas s'en apercevoir.

—Parbleu ! il n'y a à risquer que d'être millionnaire.

L'évocation des millions était le grand moyen du gamin qui connaissait l'avarice de la veuve Martin. Et cela lui réussissait toujours. Aussi se calma-t-elle brusquement.

Désiré profita de cette accalmie, qui pouvait n'être que passagère, pour prendre congé de sa famille. Il embrassa sa mère, tendit le front à Julie, donna la main à Prosper.

—Tu ne peux pas te figurer, lui dit-il en ricanant, combien cela m'amuse. On dirait un roman.

Et sur ce mot qui peignait si bien ce mélange de vice et d'enfantillage qui tenait à sa nature, à son éducation et à son âge, il partit vivement, pour échapper à toute nouvelle objection. D'ailleurs, il était pressé.

En descendant de la voiture qui le conduisit place de la Bastille, il se dirigea vers la boutique d'un marchand de couleurs, au coin du faubourg Saint-Antoine, et y acheta deux bâtons de cire à modeler. Puis il entra chez un épicoier, où il prit trois ou quatre boîtes d'allumettes amorphes et une livre de bougies pour lanternes de sûreté. Il mit le tout dans ses poches pour ne pas montrer, en le défaisant, ce que contenait son paquet, déjà assez volumineux. Enfin, il entra chez un ferblantier où il se procura une lanterne à doubles volets.

—Maintenant, se dit-il, voilà mon ménage monté. Ce n'est pas luxueux ; mais, en attendant que je roule carrosse, cela me suffira.

A neuf heures cinq minutes, il s'installait dans un wagon de deuxième classe où il n'y avait pas de voyageurs.

Lorsqu'il arriva à Saint-Maur-des-Fossés, la nuit était noire et le ciel sans étoiles.

—Un temps fait à souhait ! pensa-t-il. On ne serait pas mieux servi sur commande.

Dans les rues du village mal éclairées par quelques rares becs de gaz, il ne rencontra personne. Néanmoins, il mesurait sa marche, avançant avec précaution le long des maisons, l'oreille au guet, écoutant le moindre bruit.

Ce qu'il redoutait par-dessus tout, c'était de se retrouver en face de Pierre Henry. Aussi en parvenant à la ruelle qui longeait le pensionnat, redoubla-t-il de précautions, se cachant dans l'ombre, n'avançant qu'après s'être assuré qu'il n'était ni vu, ni entendu.

Arrivé enfin, sans encombre, devant la porte de son nouveau domicile. Il la trouva entrebâillée, comme il l'avait laissé en partant pour Paris. Il entra donc sans difficulté, traversa la cour sur la pointe des pieds, et, avant de gravir l'escalier, retira ses souliers qui auraient pu faire craquer le bois des marches et du plancher et attirer l'attention de Pierre Henry, bien qu'il fût installé dans le sous-sol. Grâce à sa lanterne sourde, le jeune bandit put parvenir facilement jusqu'aux mansardes où il avait décidé d'établir son installation provisoire.

—Ouf ! fit-il, lorsqu'il eut tiré derrière lui la porte de la pièce choisie par lui. La journée a été rude. Pour ce soir, il n'y a qu'une chose à faire : " pioncer ! " Demain, il fera jour, j'aviserai.

Son lit fut bientôt fait. Il se composait de la couverture apportée par lui. Lorsqu'il s'y étendit, après avoir quitté les vêtements neufs et endossé, pour se tenir chaud, les guenilles apportées par lui, il eût le soupire de satisfaction de l'homme qui a la conscience d'avoir fait son devoir, et qui s'en remet pour le reste aux soins de la Providence.

Dix minutes après il dormait du sommeil dont on dort à quatorze ans, même quand on s'appelle Désiré Martin et qu'on prémédite des forfaits !

XVIII.

Le soleil brillait, dorant la cime des hauts arbres du jardin du pensionnat, lorsque Désiré se réveilla. Le jour entrait à flots dans la petite chambre nue, où il avait passé la nuit.

Après s'être étiré et frotté les yeux, le gamin, se remettant sur ses jambes, se précipita tout d'abord à son observatoire, c'est-à-dire à la fenêtre. Le jardin s'étendait tout entier sous ses yeux. Il était vide. Pas le moindre bruit. On dormait encore dans le pensionnat.

—Allons, se dit-il satisfait, j'ai le temps de faire mon ménage. Pas moyen d'avoir une bonne !

Ayant avisé un placard dans un angle de la pièce, il l'ouvrit prestement, le placard ayant sa clef à la serrure. Il était garni de tablettes.

—Voilà mon armoire à glace et mon buffet, pensa-t-il aussitôt. En haut, je mettrai mes frusques ; en bas, j'installerai mes provisions de bouche.

En un tour de main, il eut placé sur les tablettes supérieures ses vêtements de rechange, son linge et quelques menus objets de toilette : glace, peigne, serviette, etc., dont il s'était précautionné en confectionnant son paquet chez la mère Martin, la veille au soir. Ceci fait, il referma le placard et en mit la clef dans sa poche, avec son porte-monnaie et le couteau à virole. Il n'avait plus rien à faire qu'à regarder, et il se plaça de nouveau à la fenêtre, dont les persiennes délabrées empêchaient qu'on le vit, sans l'empêcher de voir lui-même.

Bien lui en prit. A peine avait-il jeté les yeux au dehors qu'il aperçut Pierre Henry se glissant dans les herbes pour atteindre la porte de sortie.

—Il se lève de bonne heure... murmura Désiré. Tiens ! où va-t-il donc ? Il se dirige vers le talus du chemin de fer. Est-ce qu'il y aurait un passage par là ! Bonne affaire ! Je m'en assurerai. Malgré cela, je voudrais bien être débarrassé de la présence de ce "gosse". Son voisinage devient de plus en plus dangereux. Ah ! le voici près du talus. Il tourne à droite. Il doit y avoir un chemin. Le terrier a deux issues, tant mieux ! Enfin, le voilà disparu ! Bon voyage ! Et puisses-tu jamais revenir !

Au moment où il exprimait ce souhait aimable, une horloge sonna dans le lointain. Désiré compta six coups ; et, au même instant, déboucha de la rue Saint-Honoré, un homme coiffé d'un chapeau de paille, vêtu d'une veste brune, par-dessus laquelle s'étalait la bavette d'un tablier bleu. Cet homme poussait devant lui une brouette sur laquelle il avait posé un rateau, une pelle et quelques menus outils de jardinage. Il suivit tranquillement la ruelle jusqu'à la petite porte qui donnait accès au jardin du pensionnat et qui se trouvait située, on se le rappelle, juste en face de la maison abandonnée, du haut de laquelle Désiré faisait le guet.

Arrivé là, le jardinier, car ce ne pouvait être évidemment

qu'un jardinier, tira une clef de sa poche, ouvrit la porte et entra avec sa brouette et ses outils. C'était certainement l'heure du réveil pour les jeunes pensionnaires, car la cloche du couvent se mit à sonner à pleine volée.

La maison, sortant de sa torpeur, se remplit de bruit ; des têtes ébouriffées de jeunes filles apparurent aux fenêtres qui s'ouvraient successivement, et l'air s'emplit d'une sorte de bourdonnement de ruche en travail.

Tout à coup Désiré, qui ne perdait aucun de ces détails et les suivait d'un oeil attentif, tressaillit. Il venait de reconnaître mademoiselle d'Esparre, à l'une des fenêtres, et, près de Jeanne la jeune fille blonde qu'il avait déjà remarqué la veille.

— Au deuxième étage, murmura-t-il. La troisième fenêtre à gauche. C'est bon à savoir !

Pendant toute la matinée, le fils préféré de Louise Martin ne quitta pas son observatoire, s'initiant à toutes les habitudes de la maison, comptant les sonneries diverses, notant ce qu'elles voulaient dire, soit qu'elles annonçassent l'entrée ou la sortie des classes, ou l'heure de la messe, ou celle de la récréation.

Cette première récréation ne dura qu'une demi-heure, au bout de laquelle les pensionnaires parurent rentrer dans les salles d'études, sauf deux : Jeanne et son inséparable amie. Marchant l'une près de l'autre, sans s'inquiéter des allées et venues des gens de service, les deux jeunes filles causaient avec animation d'un sujet qui leur tenait à cœur, à en juger par leurs gestes et la rapidité des répliques.

Désiré eût donné bien des choses pour entendre ce qu'elles disaient ; mais, si son rayon visuel, passant par-dessus les murs, allait fouiller le jardin sans obstacle, les voix ne venaient pas jusqu'à lui, et il devait se contenter d'assister à une pantomime qui ne lui apprenait pas grand'chose.

Nous le laisserons donc, curieux et dépité, à sa fenêtre, pour rejoindre Jeanne d'Esparre et Andrée de Beaumont que nous avons dû abandonner depuis quelques chapitres, afin de suivre la marche du complot ourdi contre la fortune et la vie de mademoiselle d'Esparre.

Jeanne, de près, avait l'air brisé et les yeux rouges d'une personne dont la nuit s'est passée sans sommeil et dans les larmes. Tout son charmant visage exprimait la désolation, toute sa démarche exprimait l'accablement. N'étant plus en face de son tuteur ni des étrangers, seule avec son amie et sa confidente ; revenue dans ces lieux où s'était écoulée une partie de son enfance ; où elle avait connu Robert ; où son cœur s'était ouvert à l'amour pour la première fois ; où elle avait rêvé le bonheur ; où elle était devenue femme, en un mot, sous le contre-coup du sentiment le plus doux et le plus cruel, à la fois ; Jeanne n'essayait plus de lutter et se laissait aller à toute sa tristesse, à toute sa douleur.

Rien n'était changé autour d'elle. Robert seul manquait. Robert perdu à jamais ! Robert qu'elle ne devait plus revoir ! Robert qui souffrait, pleurait, se désespérait loin d'elle, comme elle souffrait, pleurait, se désespérait loin de lui.

Et à cette séparation se joignait une torture plus atroce. Elle appartiendrait à un autre ! Cette idée, la plus cruelle pour un cœur élevé, pour une âme délicate, pour une femme qui a le sentiment de sa dignité et de sa valeur, lui donnait le frisson, bien que son innocence ne lui permit pas d'en connaître à l'avance tous les détails odieux, avilissants, là où le cœur et la passion ne les relèvent pas et n'en font pas la plus douce et la plus sublime des jouissances.

Elle avait voulu retourner à Saint-Maur-des-Fossés pour fuir la présence détestée du comte de Noiville ; pour chercher un peu de calme et de résignation près de son amie, près de ses anciennes camarades ; pour goûter, une dernière fois, à sa vie de jeune fille, et voilà que tout se retournait contre elle, ne lui parlant que de Robert, de son amour ;

On a dit avec raison que rien n'était plus cruel, dans les jours de douleur, que le souvenir des jours heureux ! Et celui qui a dit cela, le premier, devait être un amant abandonné ou séparé de celle qu'il adorait.

Les deux jeunes filles venaient de s'asseoir sur un banc rustique, à l'ombre d'un platane élevé.

— Voyons ! disait Andrée, poursuivant une conversation entamée, n'y a-t-il donc plus d'espoir ?

— Aucun ! répliquait Jeanne.

— Tu épouseras le comte de Noiville ?

— Je l'épouserai !

— Tu as pu y consentir ?

— Il le fallait !

— Pourquoi ?

— Pour... pour Robert !

— Je ne comprends pas !

— C'est que tu ne connais pas la situation. Robert est pauvre.

— Après ?

— L'honneur, le soin de sa dignité exigent que Robert renonce à ma main, sans cela, on l'accuserait.

— Et qu'importe ? Est ce que tu l'accuserais toi ?

— Moi, non ! Mais le monde. Il est fier. Il mourra plutôt que de s'exposer à certains soupçons de calcul et de spéculation ignoble.

— Il peut faire fortune aussi. Attendez !

— Cela ne se peut !

Et Jeanne expliqua à Andrée sous quelles menaces de mort se trouvait placé Robert, au cas où elle refuserait d'épouser le comte de Noiville.

— Il ne lui manquait plus que d'être un spadassin, à ce monsieur désagréable et qui se croit digne de toi ! s'écria Andrée exaspérée.

— Ainsi, poursuivit Jeanne, en retenant une des larmes qui montaient de son cœur à ses longues paupières, je dois me sacrifier pour le sauver et il faut qu'il ignore la cause de mon sacrifice, car s'il s'en doutait... Je le connais.

— Il est brave ?

— Est-ce que je l'aimerais s'il n'était pas courageux. Quelle femme peut aimer un homme lâche ?

— Pas moi, toujours, fit Andrée d'un air de mépris suprême.

— Il irait le premier, provoquer le comte ; il se ferait tuer, et c'est moi qui aurais versé son sang, ajouta-t-elle avec un frisson de terreur.

— Et s'il meurt de ton abandon ?

— Ah ! ne dis pas cela ! ne dis pas cela ! sanglota Jeanne, en cachant sa tête sur l'épaule de la blondinette.

— D'ailleurs, reprit-elle avec une légère nuance d'amertume, il sait ce qui se passe, et tu vois qu'il y consent, puisque je n'ai plus entendu parler de lui.

— C'est ce qui te trompe, fit Andrée en baissant la voix.

— Tu l'as revu, demanda Jeanne d'une voix frémissante.

— Non, il m'a écrit. Il a lancé sa lettre à cette place, un matin, par-dessus la petite porte du jardin.

—Que te disait il ?

—Ceci : " Tout est fini ! Elle se marie ! Je voudrais la voir une dernière fois ! "

—Non ! non ! s'écria Jeanne avec effroi. Je ne réponds pas de moi. Oh ! pour que j'aie le courage de faire ce que je fais, il faut que je ne revoie plus ses yeux tendre et passionnés, que je n'entende plus sa voix qui me charme, à laquelle je ne pourrais résister. Non ! non ! je ne dois plus le revoir.

Elle se leva agitée, fiévreuse. Andrée l'imita, toutes deux s'éloignèrent en silence.

—Pauvre Jeanne ! se disait Andrée ! J'aurais pourtant bien voulu la voir heureuse ! Oh ! moi, à sa place, je ne sais ce que je ferais, mais certes, on ne me séparerait pas de celui que j'aimerais.

Et elle crispa d'un air mutin ses petits poings roses.

XIX.

—Tiens, dit Andrée, on entend le sifflet de la locomotive. Instinctivement Jeanne regarda dans la direction de Paris.

—Qui sait, fit Andrée, si nous n'allons pas le voir apparaître comme autrefois, lorsque tu étais si heureuse !

Disant cela, Andrée examinait les portières du train ralentissant sa marche en haut du talus. Jeanne l'imitait. Soudain, elle poussa un cri ; elle porta la main à son cœur ; elle serait tombée, si Andrée ne l'avait pas soutenue.

Au cri de Jeanne, un autre cri avait répondu, Robert Dauray était dans le train, fouillant du regard le jardin où il avait autrefois l'habitude de voir Jeanne d'Esparre.

—C'est lui ! murmura-t-elle ; oh ! pourquoi l'ai-je revu.

Elle mit sa tête sur l'épaule d'Andrée et fondit en larmes.

Rien de cette pantomime n'avait échappé à Désiré. Il avait entendu les deux cris. Il avait eu le temps de voir la physionomie expressive de Robert Dauray. La conversation du notaire et du comte Gérard de Noiville lui revint aussitôt à l'esprit.

—Tiens, tiens, se dit-il, ce doit être l'amoureux !

La cloche retentit de nouveau. C'était la sortie de la salle d'étude et l'heure du déjeuner. Jeanne et Andrée rentrèrent au pensionnat. Le jardinier laissa ses outils et sortit par la petite porte pour gagner la rue Saint-Honoré.

—C'est l'heure du repas, se dit Désiré. Tout ces gens-là vont " boulotter ". Plus rien à observer. Profitons de l'occasion pour faire une petite course.

Alors il ouvrit le placard où il avait serré tout ce qu'il avait apporté, y prit un des bâtons de cire achetés à la Bastille et le mit dans sa poche. Avec les précautions qu'il avait prises précédemment, il sortit du jardin, et, au lieu de se diriger vers le village, il suivit le chemin qu'il avait vu prendre, le matin, à Pierre Henry. Il ne voulait pas se montrer dans le village, et il fallait s'assurer si le chemin vers le talus ne pouvait pas servir à la retraite, en cas d'alerte.

A sa droite, près du talus, il trouva un sentier qui, cent pas plus loin, débouchait dans une ruelle passant sur le pont du chemin de fer et conduisant sur les bords d'un petit bras de la Marne, dont les berges fort élevées étaient plantées de saules et de peupliers, aux pieds desquels s'enlajaient des tiges de houblon sauvage.

Ce bras de la Marne traversait une propriété fermée pour aller se jeter dans un autre bras provenant du canal, qui fait mouvoir les roues de l'usine de Gravelle. En cet endroit, l'eau était noire et boueuse.

Il marcha jusqu'à l'île Mâchefer, formée par la grande Marne. De ce côté, on avait commencé d'assez grands travaux. Il y avait là les trois piles d'un pont destiné à faire communiquer les deux rives et à faciliter l'accès dans la propriété dont nous venons de parler, laquelle était à vendre par parcelles, comme l'indiquait un écriteau placé sur la berge même. Pour le moment, les trois piles étaient unies par une simple planche que supportait un X formé par deux poutrelles.

Pendant un instant, Désiré considéra ces travaux et cette planche, puis il se frappa le front, comme pour bien se graver la chose dans l'esprit et s'éloigna pensif. Les ouvriers venaient de quitter leur travail ; ils prenaient leur repas dans un restaurant situé au bord de la rivière et qu'on apercevait un peu plus loin. Désiré se garda bien d'y entrer ; il préféra aller jusqu'à Créteil, où il se fit servir un " ordinaire " chez un marchand de vin.

Son repas fut terminé rapidement. Alors, il se mit en quête d'un boulanger et d'un charcutier, afin de faire des provisions pour n'avoir plus à se déranger de la journée, ni même le lendemain matin, s'il préférait rester chez lui. Ce précoce gredin n'abandonnait rien au hasard ; il calculait la moindre de ses actions.

Rencontrant un horloger sur sa route, il acheta une montre d'occasion pour vingt francs, expliquant à l'horloger qu'il allait entrer en place et qu'il avait besoin d'une montre pas trop cher. Il redescendit alors vers Saint-Maur, mais il évita de passer près du pont en construction, parce que les ouvriers s'étaient remis à l'ouvrage et qu'il ne voulait pas se montrer. Il prit à travers champs et regagna la ruelle du couvent.

En marchant, et sans sortir la main de sa poche, Désiré pétrissait sa cire à modeler. Arrivé près de la petite porte du jardin du couvent, il s'assura que la ruelle était déserte, et appliqua vivement la cire sur l'ouverture de la serrure. Cela fait, il retourna dans sa chambre, emportant son empreinte avec beaucoup de précautions.

En regardant par la fenêtre, il vit que les élèves étaient encore en récréation. Sa montre marquait une heure moins le quart.

—J'ai le temps de travailler, se dit-il.

Il alla vers le placard et en retira le trousseau de vieilles clefs qu'il avait apportées de chez sa mère, en choisit cinq, celles qui se rapportaient le mieux à l'empreinte prise sur la serrure.

—C'est bel et bon, se dit-il. Ces clefs-là sont de la longueur et de la grosseur, mais ouvriront-elles ?... Il faut si peu de chose pour empêcher une clef de tourner !

Voyant que tout était calme dans le jardin, et qu'il n'y avait rien à faire pour l'instant, il s'étendit sur sa couverture, l'oreilles aux aguets, et prêt à être sur pied au moindre bruit. La journée se passa sans incident ; mais, lorsque le soir vint, Désiré était parfaitement au courant de la vie ordinaire du pensionnat.

Vers sept heures, son attention fut soudain éveillée ; un homme se promenait dans la ruelle qui séparait le couvent de la propriété abandonnée où Désiré avait établi son logis. Après avoir écouté l'oreille collée à la petite porte, l'homme lança un objet blanc par-dessus le mur. Cet homme, c'était le docteur Dauray, ainsi qu'on le devine bien.

Après le départ de Jeanne d'Esparre et de Me Ferté, Robert Dauray avait vainement essayé, non pas d'oublier celle qu'il adorait de toutes les forces de son âme, mais de dompter sa douleur et de renoncer à toute espérance. Vain effort ! lutté

dont il ne pouvait sortir victorieux ! Le désespoir le tuait. Jeanne était toute sa vie. Sa santé s'altérait rapidement.

Quelques-uns de ses confrères, qui l'aimaient, attribuant son état d'épuisement à un excès de fatigue, lui avait conseillé un repos absolu.

Mme Dauray voyait aussi son fils mourir peu à peu. Bien qu'elle connût la cause du changement qui s'était opéré chez son enfant, elle lui conseillait, elle aussi, le repos.

— Que me fait le repos, mère ? lui disait-il.

Et, mettant la main sur son cœur, il ajoutait :

— Mes souffrances sont là. C'est un mal qu'on ne guérit pas. Le repos permet trop de s'isoler avec sa douleur. Se reposer, c'est vouloir souffrir davantage. Le travail, s'il ne fait pas oublier, empêche, au moins, qu'on ne soit rivé à la même pensée. J'ai un projet, mère.

— Lequel, mon enfant ?

— Je veux quitter la France.

— T'expatrier ?

— Je veux quitter un pays où je souffre, où je ne peux plus vivre.

— Où iras-tu ?

— En Amérique, loin, très loin.

— Mon pauvre enfant, la pensée de Jeanne t'y suivra !

— Oui, mais je n'aurai pas l'atroce torture de penser que je puis la rencontrer, à chaque instant, au bras d'un autre !

— Ainsi, tu veux me quitter ?

Et madame Dauray essayait héroïquement de retenir ses larmes.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ?

— A mon âge ?

— Tu vivras aussi bien là-bas qu'ici. Tu seras près de moi.

— Nous en reparlerons, mon fils. Réfléchis bien. En attendant, si tu veux, nous irons passer ensemble quelques jours à Saint-Maur.

Pressé par sa mère, Robert avait consenti à venir demeurer à Saint-Maur, sans pour cela renoncer à son projet. Il voulait quitter pour jamais le pays que devait habiter Jeanne d'Esparre devenue comtesse de Noville.

— Je vais m'occuper de liquider ma situation, se disait-il, puis je partirai.

Il avait demandé deux ou trois jours à sa mère avant d'aller la rejoindre à sa maison de campagne. Il s'y rendait lorsque nous l'avons entendu pousser un cri, en reconnaissant Jeanne d'Esparre avec mademoiselle Andrée de Beaumont dans le jardin du couvent. On devine quelle avait été son émotion. Son premier sentiment, tout instinctif, avait été de la joie, il fit bientôt place à la surprise.

Comment mademoiselle d'Esparre se trouvait-elle dans son ancien pensionnat, quelques jours avant son mariage avec le comte Gérard de Noville ! Jeanne revenue à Saint-Maur, cela voulait-il dire que le mariage était rompu ? S'il en était ainsi, pourquoi Jeanne ne l'avait-elle pas prévenu ? Il savait bien qu'il avait rendu la liberté à Jeanne, par fierté ; mais il savait aussi que Jeanne l'aimait ; et c'est en amour que l'espoir résiste à tout et persiste malgré tout.

Pourquoi ne lui avait-elle pas écrit qu'elle était au couvent ? En admettant que Jeanne n'eût pas voulu écrire, pourquoi mademoiselle de Beaumont ne l'avait-elle pas averti de ce qui se passait ?

Toutes ces réflexions se pressaient dans son cerveau. Il y avait là un mystère qu'il fallait éclaircir. Mme Dauray, avec sa vieille servante, attendait Robert à la gare.

— Enfin, te voilà donc, cher enfant ? fit Mme Dauray en embrassant son fils.

— Oui mère.

— Pour combien de temps ?

— Cela dépendra, répondit-il tristement.

Mme Dauray, qui regardait son fils avec sollicitude, le trouva plus agité que jamais.

— Jamais il n'oubliera, pensa la pauvre mère. Cet amour le tuera.

Appuyée sur le bras de Robert, elle regagna lentement sa petite maison, heureuse et désolée à la fois, heureuse d'avoir son fils, et désolée de ne pouvoir le consoler.

On avait préparé un déjeuner composé des mets qu'affectionnait Robert. Il mangea peu. Sa mère chercha en vain à le distraire, à le faire sortir de son mutisme. A peine répondait-il aux questions de la pauvre femme, qu'il adorait pourtant de tout son cœur. Mais il aimait, et, en dehors de Jeanne, rien n'existait plus pour lui !

Après le repas, il s'enferma dans sa chambre, pour se livrer à l'unique pensée qui le faisait mourir après l'avoir fait vivre. Oh ! s'il pouvait revoir la jeune fille, ne fût-ce qu'une minutes ! entendre sa voix, sentir son haleine tiède, se brûler aux rayons de ses prunelles noires ! Tout à coup il se rappela que c'était le matin et le soir que Jeanne et son amie se promenaient dans le jardin. Il avait déjà correspondu avec Andrée, en jetant une lettre par-dessus le mur, il se décida à recommencer : il ne pouvait rester dans cette angoisse, attendre dans cette incertitude !

— Je saurai bien lui faire parvenir une lettre, se dit-il.

Puis :

— Non, je ne lui écrirai pas. Si j'allais la compromettre ! Je vais m'adresser à mademoiselle de Beaumont.

Il se mit à son bureau et écrivit :

Chère consolatrice,

« Dois-je en croire mes yeux ? Ai-je bien vu Jeanne se promenant avec vous dans le jardin du couvent où je l'ai remarquée la première fois ? Vous devez penser si mes angoisses sont terribles. Pourquoi Jeanne est-elle là ? Quel mystère cache sa présence ? Après avoir tant souffert me sera-t-il permis de retrouver Jeanne libre ? Le doute m'écrase et me tue plus encore que la douleur. C'est demain jeudi le jour de votre sortie ordinaire ; je serai là, près de vous, réclamant un dernier mot d'explication pour savoir si je dois vivre ou si je dois désespérer et mourir ? »

ROBERT.

Quand la lettre fut écrite, Robert Dauray la mit dans sa poche. Il était quatre heures environ. Il descendit près de sa mère.

— A quelle heure dînons-nous ? lui demanda-t-il.

— A six heures, mon enfant, comme de coutume.

— Bien, mère.

— Aurais-tu voulu dîner plus tôt ?

— Non, mère ; mais j'ai besoin de sortir ce soir ; je voudrais être libre à sept heures.

— Tu seras libre.

Robert prit son chapeau.

—Tu sors ? fit madame Dauray.

—Oui, mère ; je vais faire un tour sur les bords de la Marne en attendant le dîner.

XX.

Robert Dauray marchait lentement, la tête baissée. Il songeait à son amour pour Jeanne d'Esparre. Nulle autre pensée ne pouvait trouver place dans son esprit. Sur les bords de la Marne, il suivit le sentier conduisant aux travaux que Désiré Martin avait examinés le matin et qu'à son retour il avait si soigneusement évités, dans la crainte d'être remarqué par des ouvriers. Il était à peine à cent pas de ces travaux, lorsqu'un ori sinistre, plein de douleur, le tira de sa rêverie.

ALL. Au bout du sentier qu'il suivait, au-delà de la berge, une dizaine d'ouvriers poussaient des cris confus et s'empresaient autour d'un homme, qu'on distinguait fort mal.

—Un malheureux qui a failli se noyer, pensa-t-il.

Et son caractère de médecin reprenant le dessus, il ne songea plus qu'à porter les secours de son art. Au même moment un homme s'était détaché du groupe, traversait en courant le pont volant jeté sur le bras de la rivière et s'avancait vers lui. Depuis longtemps madame Dauray demeurait dans le pays, tout le monde y connaissait son fils, qui lui-même connaissait la plupart des habitants de la petite commune.

—Où allez vous donc ainsi, Godefroid ? dit-il à l'ouvrier.

—Ah ! c'est vous, monsieur Dauray ? répondit ce dernier, en s'arrêtant. J'ai de la chance de vous trouver sur mon chemin. J'allais chercher un médecin.

—Que se passe-t-il ? demanda Robert Dauray suivant l'ouvrier qui était retourné sur ses pas.

—Un affreux malheur !

—Un accident ?

—Oui, monsieur Dauray. Nous travaillions là, en face, dans la propriété qu'on va vendre en détail, à décharger des pierres de taille. André, le fils du jardinier, nous donnait un coup de main, il a eu la jambe écrasée par une pierre mal en équilibre.

—Le malheureux ! fit le docteur ; courons au plus vite.

—Il faut passer sur ce pont volant, monsieur Dauray, fit Godefroid en désignant la passerelle composée d'une planche appuyée sur chaque rive, sans garde-fou, soutenue seulement au milieu par un chevalet, et à l'aide d'un simple boulon.

Le docteur s'élança. En entendant prononcer son nom, les ouvriers s'étaient retournés et faisaient place à Robert.

—Il a la jambe cassée, disait l'un.

—Il est mort, affirmait un autre, pendant que Robert Dauray, arrivé près du blessé et penché sur lui, l'examinait avec soin.

—Monsieur le docteur, demanda Eugène, le jardinier, le père d'Andrée, d'une voix entrecoupée, que faut-il faire ?

—Prendre une civière et porter votre fils chez vous avec précaution, c'est le plus pressé.

Que l'un des ouvriers aille faire préparer un lit.

Un homme prit sa course vers la maison du jardinier. D'autres avaient été chercher une civière.

—Prenez deux ou trois bottes de foin, fit Robert Dauray, indiquant une meule de foin, à quelques pas de là ; puis vous les étalerez sur la civière.

Tous ces ordres furent accomplis avec cette ponctualité et cet empressement que les travailleurs montrent à un si haut

degré lorsqu'il s'agit de porter secours à un malheureux. Lorsque le triste cortège arriva à la maison, la mère d'Andrée, toute en larmes, finissait de préparer le lit pour son fils.

Le docteur fit étendre le blessé évanoui sur sa couche, et sans s'occuper de le faire revenir de son évanouissement, se mit à couper les vêtements avec des ciseaux. Ceci fait, il palpa soigneusement la jambe.

—La situation est grave, dit-il, mais il y a de l'espoir. La jambe est fracturée en deux endroits. Que quelqu'un de vous veuille bien aller chez ma mère chercher ce qui m'est nécessaire.

—J'y cours, moi, monsieur Dauray, dit Godefroid qui avait été un des porteurs.

Robert écrivait déjà sur une feuille de son carnet la liste des instruments dont il avait besoin. Godefroid la prit et partit en toute hâte.

Pendant ce temps, Robert ranimait le blessé avec quelques aspersion d'eau froide et des compresses vinaigrées. Le malade souffrait horriblement.

—J'ai la jambe cassée, n'est-ce pas, monsieur ? balbutia-t-il d'un air dolent.

—Oui, mon ami.

—Est-ce qu'il faudra la couper ? demanda-t-il anxieusement.

—J'espère que non. Mais ne parlez plus. J'ai besoin que vous conserviez toutes vos forces et tout votre sang-froid.

Dès que Godefroid fut revenu, Robert mit un appareil plâtré, suivant la nouvelle méthode, sur la jambe cassée, afin de la maintenir dans l'immobilité la plus absolue.

De temps en temps pendant le pansement, André poussait des cris déchirants qui augmentaient à mesure que le plâtre durcissait.

—La fièvre va venir, dit alors Robert en s'adressant aux parents ; Je vais faire une ordonnance que vous porterez chez le pharmacien. Vous administrerez d'heure en heure au malade la potion qu'il vous donnera. Dans la soirée je reviendrai voir s'il y a du nouveau.

Lorsque Robert entra chez sa mère il était six heures passées. Le dîner était prêt. En mangeant, il raconta à madame Dauray, qui le savait déjà en partie par le magon Godefroid, l'accident arrivé au fils d'Eugène, le jardinier.

—Il faudra que je retourne voir ce pauvre garçon, dit-il à madame Dauray. Tu ne t'inquiéteras pas. Je serai de retour vers dix heures.

Si l'accident survenu l'avait un peu distrait, il ne lui avait pourtant pas fait oublier Jeanne, et le projet qu'il avait formé. Aussi, dès que son repas fut terminé, il descendit du côté de la Marne, vers l'endroit où il avait rencontré Godefroid, puis il passa sous le pont du chemin de fer et vint par le sentier qui longeait le talus, jusqu'à la ruelle où se trouvait la petite porte du couvent. La ruelle était déserte et le jour commençait à décroître.

—Personne ne me verra, se dit Robert.

Il ne comptait pas sur Désiré Martin, embusqué derrière la persienne de son observatoire.

Jeanne et Andrée, qui n'étaient pas soumises au règlement de la maison et prenaient leurs repas avec la supérieure, continuaient à se promener.

—Ainsi, disait Andrée de Beaumont à Jeanne, s'il voulait te voir tu refuserais ?

—Oui, répondit Jeanne hésitante.

— Une fois seulement, une dernière fois ?

— Non, je ne m'en sens pas la force, je ne pourrais plus me séparer de lui !

— Il t'a vue, il voudra te revoir, lui.

— C'est lui qui m'a rendu ma parole.

— Eh bien, ma chère, je parie, fit Andrée en souriant, qu'il est en quête d'un moyen pour se rapprocher de toi.

A ce moment les deux jeunes filles passaient devant la petite porte de la ruelle. Andrée parlait assez haut. Désiré Martin ne perdait de vue ni l'homme, ni les jeunes filles. Ne pouvant entendre ce qui se disait, il mettait toute son attention pour comprendre ce qui se passait en notant les moindres gestes.

Robert venait d'entendre la voix d'Andrée. Il toussa fortement. Jeanne et Andrée s'arrêtèrent.

— As-tu entendu ? dit Andrée.

— Oui, balbutia Jeanne. C'est quelqu'un qui passe dans le chemin.

Robert s'appuyait près de la porte pour écouter la conversation.

— Mademoiselle Andrée ? fit-il doucement.

Jeanne pâlit. Elle avait reconnu la voix de Robert.

— C'est lui ! c'est lui... dit Andrée toute joyeuse... Tu vois bien que j'avais raison.

— Mademoiselle Andrée, vous êtes là ? répéta Robert.

— Oui, répondit Andrée de Beaumont s'avançant plus près.

— Une lettre par-dessus le mur !

Le petit paquet décrivit une courbe et passait au-dessus de la porte. Les jeunes filles le suivaient des yeux ; mais la pierre seule tomba et le papier resta accroché à une branche d'arbre.

Au moment où Andrée allait secouer l'arbre pour faire tomber la lettre, elle entendit la voix de la supérieure qui les appelait.

— Allons, mesdemoiselles, il est l'heure d'aller dîner, je vous attends.

Les deux jeunes filles tressaillirent ; mais heureusement la supérieure n'avait rien vu de ce qui venait de se passer.

— Nous voilà, chère mère, nous regrettons de vous avoir fait attendre.

— Viens-tu, Jeanne ? fit aussitôt Andrée.

Si vite que les deux jeunes filles dussent s'éloigner et si émuës qu'elles fussent, elles avaient eu le temps de remarquer l'endroit où la lettre était restée accrochée.

Robert, après avoir lancé sa lettre, s'était retiré dans la direction de la rue Saint-Honoré, pour aller voir son malade. Il ne doutait pas qu'Andrée n'eût reçu sa lettre.

Quant à Désiré Martin, il riait sous cape, rien ne lui avait échappé. Il distinguait encore, malgré la nuit, le papier blanc qui se détachait sur le fond vert sombre de l'arbre.

— Oh ! oh ! se dit-il en se frottant les mains, voilà une lettre que j'aurai ! En attendant, dînons et préparons notre dodo, jusqu'à ce que la nuit soit bien noire.

Et il prit ses provisions de bouche dans l'armoire.

A neuf heures sonnant, Désiré recommença sa faction. La nuit était claire, la lune brillait, mais par intervalles de gros nuages noirs l'obscurcissaient. Cela permit à Désiré de constater que la lettre était encore accrochée à la branche sur laquelle elle était tombée.

— Elle est toujours là ! se dit-il. Les petites ne viendront pas la chercher cette nuit : elles doivent être cadennassées.

Tout à coup un léger bruit vint frapper son oreille.

— Ce doit être Pierre Henry qui rentre, pensa-t-il avec humeur. Sa journée est finie. Que diable vient-il faire ici ? Ce gosse-la me gêne. Je ne serai pas tranquille tant que je le sentirai là, au-dessous de moi.

Pendant qu'il faisait cette réflexion, Désiré vit, en effet, une ombre se glisser entre les planches disjointes de la porte d'entrée, puis l'ombre, se perdant au milieu des arbustes, reparut dans une éclaircie et gagna le derrière de la maison.

— C'est lui ! se dit Désiré. Il faut ouvrir l'œil ; la moindre imprudence pourrait éveiller son attention et m'amener des visiteurs. Pas de ça s'il vous plaît !

Ceci dit, il reprit son immobilité et attendit jusqu'à onze heures, avec la patience du tigre à l'affût,

Le temps n'avait pas changé : couvert à certains moments et très clair à d'autres instants. Jugeant alors le moment venu, puisque tout le monde devait dormir au pensionnat, Désiré prit dans le placard les cinq clefs qui lui avaient semblé le mieux se rapporter à la serrure de la petite porte de la ruelle.

Mais il laissa sa lanterne allumée dans un coin, avec les vantaux fermés, jugeant inutile et dangereux, de l'emporter avec lui. Nu-pieds, à tâtons, il descendit jusqu'au jardin, laissant les portes ouvertes derrière lui, pour ne pas réveiller les échos de la maison à son retour. Arrivé près de la petite porte du pensionnat, il essaya une clef dans la serrure ; elle n'entra qu'à demi ; avec une autre il n'eut pas plus de succès. A la troisième, Désiré sentit que le pêne se mouvait.

Il tourna deux tours, en appuyant la main sur la porte qui s'ouvrit.

— Pas de bêtises ! grommela-t-il. Il ne faut pas mêler les torchons avec les serviettes, les clefs qui vont avec celles qui ne vont pas.

Et il remit quatre des clefs dans sa poche ; celles là étaient inutiles pour le moment ; elles serviraient peut-être plus tard.

— Maintenant, ajouta-t-il, évitons de donner l'éveille au dehors, refermons la porte. En cas de surprise, je vais laisser la clef dans la serrure, je n'aurai qu'à ouvrir, et... pssitt !... de l'air !

Pendant que Désiré guettait l'heure d'aller " cueillir " la lettre, comme il disait dans son langage imagé, une autre personne veillait aussi dans le couvent.

Jeanne d'Esparre n'avait pu s'endormir. Toujours la voix de Robert résonnait à son oreille ; sans cesse la lettre était là devant ses yeux, se balançant aux branches de l'arbre où elle était restée accrochée.

Le dîner de la supérieure s'était prolongé trop tard pour que les deux jeunes filles pussent trouver un prétexte qui leur permit de retourner dans le jardin chercher la lettre de Robert. Après le dîner, lorsqu'elles furent seules dans la chambre qu'elles avaient obtenu d'occuper ensemble, ce fut Jeanne d'Esparre qui la première prit la parole.

— J'ai peur, Andrée.

— Peur de quoi, ma chérie ?

— Ne penses-tu pas à cette lettre qu'a jetée Robert ? Cette nuit elle peut tomber à terre. On la trouvera, on la lira. Qui sait si elle ne nous compromettra pas toutes les deux ? Lui surtout !

— Et puis, tu voudrais bien savoir ce qu'elle contient, petite curieuse.

— Non, répondit Jeanne, je ne dois pas la lire, cela m'ôte-rait tout mon courage ! Mais je voudrais qu'elle fût anéantie.

—Sois calme, ma mignonne ; personne n'ira cette nuit dans le jardin et nous y serons les premières, demain matin.

—L'imprudent ! murmura Jeanne.

—Ah ! il t'aime bien ! répliqua Andrée.

Jeanne d'Esparre ne répondit plus, elle venait de finir sa toilette de nuit ; elle embrassa Andrée et se mit au lit. Made-moiselle de Beaumont l'imita et éteignit la bougie.

Mais Jeanne ne dormait pas, bien qu'elle gardât le silence et l'immobilité pour tromper son amie. Les pensées affluaient à son cerveau en fièvre, où se peignait l'image de Robert ; de Robert qu'elle aimait de toutes les forces de son âme.

—Ils le tueront ! se disait-elle, et j'en mourrai ! Après me l'avoir enlevé, je ne veux pas qu'ils l'assassinent !

Elle surveillait Andrée de Beaumont qui s'assoupissait. Enfin, celle-ci ferma les yeux, et le bruit régulier de sa respiration avertit Jeanne qu'elle dormait.

—Andrée, Andrée ! fit Jeanne à demi-voix, dors-tu ?

Andrée ne répondit pas. Jeanne descendit alors doucement de son lit, passa un peignoir sombre qu'elle avait déposé sur une chaise, chaussa des pantoufles légères et gagna la porte sur la pointe du pied. Elle posa la main sur le bouton, mais soudain elle s'arrêta : Andrée venait de faire un mouvement.

Jeanne écouta. Andrée ne bougea plus. Décidément elle dormait.

Avec des précautions infinies, et avec cette habileté qui semble l'apanage des voleurs et des amoureux, Jeanne entrebâilla la porte sans bruit et se glissa dehors.

Elle cherchait l'escalier conduisant aux classes du rez-de-chaussée ; mais il y avait deux étages, et, au premier, demeuraient la supérieure et les dames professeurs. Tâtant les murs, Jeanne gagna néanmoins cet escalier si redoutable à parcourir, saisit la rampe, descendit marche à marche, en retenant sa respiration.

Dans toute autre circonstance, cette obscurité, ce calme profond de la nuit, l'auraient terrifiée ; elle serait restée là, sans mouvements mais elle aimait Robert, elle voulait avoir sa lettre. Enfin elle parvint dans une des classes qui donnait directement sur la cour, ouvrit la porte et s'élança dans le jardin. C'était le moment où Désiré Martin venait d'y entrer lui-même, à pas furtifs.

XXI.

Désiré Martin se guida parfaitement jusqu'à l'arbre où il avait vu la lettre, et reconnut fort bien la branche, mais la lettre n'y était plus. Il eut un geste de désappointement.

—Serait-elle tombée ? se dit-il tout à coup.

Pour s'en assurer, il se mit à chercher des yeux et des mains alentour du pied de l'arbre.

—La voilà ! fit-il avec un soupir de soulagement en s'emparant du papier que le vent avait jeté sur le gazon.

Il allait s'élançer vers la porte, lorsqu'un bruit de pas le força à s'arrêter. Il écouta : le bruit de pas se rapprochait.

À ce moment, la lune brillait de tout son éclat, éclairant les allées du jardin. Désiré vit une ombre qui se dirigeait vers lui.

—Pincé ! se dit-il avec frayeur. On fait une ronde.

Se baissant alors, il se faufila en rampant jusqu'à une touffe de noisetiers où il se blottit. Ses regards n'avaient point quitté l'endroit où l'ombre lui était apparue. Il reconnut aussitôt Jeanne d'Esparre qui venait, elle aussi, chercher la lettre tant convoitée.

Comme Désiré, elle tressaillit en ne voyant plus cette lettre à l'endroit où elle était tombée, lorsque la supérieure avait si malencontreusement dérangé les jeunes filles.

Comme Désiré elle inspecta le sol. Rien ! Jeanne, par surcroît de précautions, avait mis quelques allumettes dans sa poche ; elle en prit une qu'elle frotta sur une pierre : l'allumette s'enflamma, éclairant en plein le visage de la jeune fille.

Désiré Martin n'eut plus de doute ; c'était bien la sœur de sa future belle-sœur.

—Dénichée, ma poulette ! murmura-t-il, je la lirai avant vous, avec ou sans votre permission.

Jeanne était dans une inquiétude mortelle de l'insuccès de ses recherches. Au risque de se trahir, elle alluma une seconde allumette et tourna autour de l'arbre.

—Rien ! fit-elle avec abattement. Qu'est-ce que cela veut dire ? Robert se serait-il aperçu que la lettre était restée suspendue, et une fois la nuit arrivée, craignant qu'elle ne parvint en d'autres mains que les nôtres, serait-il venu la reprendre ? Ou bien la lettre serait-elle tombée au-delà du mur ? Oh ! si cette porte était ouverte, je pourrais vérifier, m'assurer qu'elle est là.

Tout en se faisant ces réflexions, Jeanne mettait la main sur la serrure, et rencontra la clef que Désiré Martin avait laissée. Une sourde exclamation de joie s'échappa de ses lèvres tremblantes.

—La clef ! la clef ! murmura-t-elle, en la faisant tourner dans la serrure. Le jardinier l'aura oubliée.

Elle venait de tirer la porte à elle ; Elle s'ouvrit. En une seconde, la jeune fille se trouva dans la ruelle.

—Mâtin ! Elle n'a pas froid aux yeux, la petite ! pensa Désiré. Elle cherche la lettre jusque dans la rue. Cherche, ma belle, tu ne trouveras pas.

Jeanne cherchait, en effet, dans l'herbe, près du mur.

—Rien, rien, nulle part. Je ne me suis pas trompée, ajouta-t-elle. Robert est venu reprendre sa lettre. Je ne puis rester dehors plus longtemps, sans imprudence. Rentrons !

Elle revint dans le jardin et ferma la porte.

—Mais cette clef, fit-elle soudain.

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880—*Le Colporteur Bandit, La Duchesse de Nemours, Les deux Frères, Le Grand Vaincu, Le Percepteur de Marsey, Sauvé par un Violon, Souvenir d'un Juré, Conte Normand, Gauloiseries honnêtes.*—Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur.*—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite.*—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Dames de l'Argent, Les Meartriers de l'Héritière.*—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986, B. de P.

17 rue Ste-Thérèse, Montr. Ca